

“Le Syndicalisme révolutionnaire”

Deuxième partie

Publié dans l'édition B-97 de Spartacus

Septembre-octobre 1978

LE SILLON ...

Si le syndicalisme n'imposait pas à l'ouvrier de telles conséquences, il ne serait plus le mouvement de la classe ouvrière aboutissant à son émancipation, il ne serait qu'une partie de ce mouvement, il coopérerait à une besogne sous l'inspiration et sous l'égide ou de la puissance divine comme le proclame *Le Sillon*, ou des partis politiques comme le proclame le *Parti Socialiste*, ou du gouvernement comme le proclament les politiciens de tous les partis, également avides du Pouvoir à l'effet de gouverner et de diriger la classe ouvrière.

Le Sillon recommande au prolétaire l'organisation évoluant sous l'œil paternel et bienveillant de l'Eglise. Il est guidé par le désir de ramener, dans le giron romain, les travailleurs éclairés sur le rôle de l'Eglise, qui n'exerça jamais son pouvoir que pour la sauvegarde et la protection des puissants de la terre. *Le Sillon* veut conserver et fortifier une autorité finissante. Et pour mieux parvenir à ses fins, il prend un langage où se mêlent les conseils à l'organisation et l'invocation du Christ et du pape; il prend un visage prolétarien et démocratique et fait ainsi illusion auprès de quelques travailleurs.

N'insistons pas cependant! *Le Sillon* constitue une tentative qui, venue à une autre heure, eût pu donner des résultats; aujourd'hui elle vient tard, trop tard.

LE PARTI SOCIALISTE ...

Le Parti socialiste réclame la paternité de l'action syndicale, alors qu'il n'en est que le filleul; on serait en droit de dire qu'il en fut le falsificateur. S'il réclame cette paternité, c'est en vue de l'inspirer et de la diriger; s'il contribue parfois à son développement, c'est pour des fins à lui.

L'action syndicale pour le Parti Socialiste devrait être la semence qui ferait pousser adhérents et électeurs, sans lesquels il ne peut exister; le syndicalisme devrait être le recruteur de forces que son effort personnel est impuissant à lui procurer. Le mouvement ouvrier est le mineur, l'adolescent; le Parti est le majeur, l'adulte; celui-ci aurait pour rôle d'apprendre au syndicalisme à se mouvoir, guidant ses pas, surveillant, protégeant sa marche. C'est à ses yeux le travailleur inhabile, inexpérimenté, incapable, ne pouvant parvenir à donner à ses luttes la portée nécessaire que, par une mise en valeur, en relief que seul le Parti peut lui assurer et lui garantir.

Le Syndicat est l'organe qui balbutie les aspirations des ouvriers, c'est le Parti qui les formule, les traduit et les défend. Car pour le Parti, la vie économique et sociale se concentre dans le Parlement; c'est vers lui que tout doit converger, c'est de lui que tout doit partir. Le Parlement, le Pouvoir législatif et le Pouvoir gouvernemental sont à ses yeux le grand propulseur, le grand régulateur; sans eux les sources se tariraient et les grains ne germeraient pas. Et si le Parti admet - rarement - une action populaire, c'est afin de renforcer son effort législatif jusque-là stérile, ou pour rechercher des félicitations ou des adeptes.

En un mot, les travailleurs, étant dans l'impossibilité de défendre et de sauvegarder utilement leurs intérêts, devraient s'en remettre, pour une telle besogne, à nos aspirants députés et nos aspirants ministres, et le Parti serait ainsi l'organe qui s'interpose pour régler les différends entre les deux facteurs de la production et pour intercéder ou intervenir auprès de l'Etat, dont la fonction est, pour nos socialistes, de tout contrôler, de tout régenter.

Victor GRIFFUELHES